

La Barbe-Bleue



Charles Perrault

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 15/06/2012

ISBN : **978-2-9534938-CI-5.020**

Tous droits réservés®

Il était une fois un homme riche. Il possédait de nombreuses et belles maisons à la ville aussi bien qu'à la campagne. On y trouvait de la vaisselle en vermeil, en argent, des meubles incrustés de pierreries, des carrosses dorés et nombre d'autres choses encore fort belles.

Par malheur, cet homme avait une barbe bleue et cela le rendait si laid, si repoussant, que nulle femme ou fille ne voulait s'approcher de lui, encore moins l'épouser.

L'une de ses voisines, une femme de qualité, avait deux filles. Elles étaient aussi belles l'une que l'autre. Il demanda à la mère de lui en donner une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait le voir épouser. Ni l'une ni l'autre ne voulait convoler avec un tel homme et elles se renvoyaient la balle, refusant toutes deux d'épouser un homme qui eût la barbe bleue. D'autant qu'il leur était venu qu'il avait déjà eu plusieurs femmes et qu'on ne savait ce qu'elles étaient devenues.

Pour faire connaissance avec elles, la Barbe-Bleue les invita avec leur mère, trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques gens du voisinage dans l'une de ses maisons de campagne. On y demeura huit jours entiers à se promener, chasser, pêcher. Danses, festins, collations s'enchaînaient et l'on ne dormit point, passant la nuit à se faire des malices et s'amuser. Ce séjour se passa si bien que l'une des filles, la cadette, commença à regarder la Barbe-Bleue d'une autre manière. Après tout, sa barbe n'était pas si bleue, il paraissait fort honnête et savait se montrer un hôte serviable.

Dès qu'on fut rentré, le mariage se conclut.

Vint un jour où La Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il devait s'absenter pour quelques semaines. Il avait une affaire d'importance à régler et il la pria

de se divertir pendant son absence. Il lui conseilla d'inviter quelques amies, de les mener à la campagne et que partout, elles fissent bonne chère. Puis, prenant des trousseaux de clés, il lui dit :

_ Voilà les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent que nous ne sortons pas pour le quotidien, voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent, celles de mes cassettes où sont mes pierreries et voici le passe-partout de tous les appartements. Pour ce qui est de cette petite clef, c'est celle du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas. Ouvrez tout, allez partout si cela vous chante, mais pour ce qui est de ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer. Je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, rien ne pourra arrêter ma colère.

La jeune épouse promit de respecter à la lettre les recommandations de son mari. Lui, après l'avoir embrassée, monta dans son carrosse et partit pour son voyage.

Comme on pouvait s'y attendre, les amies et les voisines se précipitèrent chez la jeune mariée tant elles avaient hâte de voir les richesses de sa maison. Elles s'en étaient abstenues jusque-là, effrayées par la barbe bleue du mari. Elles passèrent un long moment à parcourir les chambres, les cabinet, les garde-robes toutes plus belles les une que les autres. Elles montèrent aux garde-meubles, où elles admirèrent les tapisseries, les lits, les sofas, les guéridons, des miroirs où l'on se voyait de la tête aux pieds, dont les encadrements étaient soit de glace, soit de d'argent et de vermeil. Toutes s'esclaffaient de tant de beauté, enviaient leur amie.

Cette dernière, cependant, ne se réjouissait pas autant de toutes ces richesses. Une seule idée la préoccupait, ouvrir le petit cabinet dont son mari lui avait interdit l'accès. Cette envie la pressait tant qu'elle en oublia les règles élémentaires de la politesse. Sans considérer qu'il était

malhonnête d'abandonner la compagnie de ses hôtes, elle prit un escalier dérobé.

Elle y mit tant de précipitation qu'à plusieurs reprises elle faillit se rompre le cou.

Arrivée devant la porte du cabinet, elle s'arrêta un moment, songeant à la défense qu'avait faite son mari d'y pénétrer. Mais la curiosité l'emporta sur sa crainte. La tentation était trop forte et elle balaya d'un coup l'idée du malheur qui pourrait survenir si son mari venait à apprendre sa désobéissance. Elle prit la petite clé, en tremblant un peu cependant.

D'abord, elle ne vit rien. Les fenêtres étaient fermées. AU bout de quelques minutes, elle commença à voir le plancher couvert de sang séché et les corps de plusieurs femmes mortes, attachées le long des murs. C'étaient les femmes que la Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle se mit à trembler si fort que la clé du cabinet, qu'elle avait ôtée de la serrure lui tomba des mains.

Après un moment, elle se ressaisit et, ramassant la clé, referma la porte et monta dans sa chambre pour se remettre de ses émotions.

En examinant la clé du cabinet, elle remarqua qu'elle était tachée de sang. Elle l'essuya, deux, trois fois. Le sang ne partait pas. Elle eut beau la laver, la froter avec du sable, du grès, rien n'y faisait, le sang était toujours là. Impossible de la nettoyer. Otait-elle le sang d'un côté, qu'il réapparaissait d'un autre. La clé était ensorcelée et il n'y avait pas moyen de la nettoyer complètement.

Or, la Barbe-Bleue revint de son voyage le soir-même. Il avait reçu, en chemin, des lettres lui indiquant que son affaire s'était terminée à son avantage. Son voyage de plusieurs semaines devenait donc inutile. La

jeune mariée fit tout ce qu'elle put pour lui montrer la joie qu'elle éprouvait de ce prompt retour.

Le lendemain, le mari lui demanda les clefs qu'il lui avait confiées. Elle les lui donna d'une main si tremblante qu'il comprit très rapidement ce qui avait dû se passer. Cependant, il remarqua l'absence de la clé du petit cabinet. Elle prétextait l'avoir oubliée dans sa chambre.

Il fallut bien, malgré tout la lui remettre. La Barbe-Bleue ne tarda pas à remarquer les taches de sang.

_ D'où vient le sang sur cette clef ? demanda-t-il d'une voix tonitruante

_ Je n'en sais rien, répondit la jeune femme d'une voix mourante

- Vous n'en savez rien ? Je le sais bien moi ! Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Eh bien ! Madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues !

Elle eut beau se jeter aux pieds de son mari, lui crier son repentir de n'avoir su lui obéir, la Barbe-Bleue se montra plus dur qu'un rocher. Pourtant, elle aurait attendri un iceberg, belle et affligée comme elle l'était. Mais il ne céda pas.

_ Il faut mourir, madame, dit-il, glacial, et tout à l'heure.

_ Puisqu'il faut mourir, répondit la pauvre femme, donnez-moi un peu de temps pour remettre mon âme à Dieu.

_ Je vous donne un demi-quart d'heure, pas un moment davantage.

Seule dans sa chambre, elle appela sa sœur et lui demanda :

_ Anne, ma sœur Anne, monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point. Ils ont promis de venir me voir aujourd'hui et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter.

La sœur monta sur le haut de la tour.

De temps en temps, elle entendait une voix plaintive lui dire "Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?"

_ Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

La Barbe-Bleue avait préparé son grand couteau et criait à pleins poumons :

_ Descends vite, ou je monterai là-haut

_ Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondait la jeune femme.

_ Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

_ Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie

_ Descends donc vite ou je monterai là-haut, reprenait la Barbe-Bleue.

_ Je m'en vais, répondit la femme

_ Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

_ Je vois une grosse poussière qui vient de ce côté.

_ Sont-ce mes frères ?

_ Hélas non, ma sœur, je vois un troupeau de moutons...

Et, d'en bas, la Barbe-Bleue s'époumonait :

_ Ne veux-tu pas descendre ?

_ Encore un petit moment, répondit la femme.

_ Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

_ Je vois deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore

_ Dieu soit loué ! ce sont mes frères.

_ Je leur fais signe de se hâter tant que je peux.

La Barbe-Bleue se mit alors à crier si fort que toute la maison en trembla. La jeune femme dut bien se résoudre à descendre. Elle l'implora encore, les yeux pleins de larmes. Mais il resta inflexible et, la saisissant par les

cheveux, il leva bien haut le bras tenant le couteau. Juste à ce moment, on heurta bien fort à la porte. La Barbe-Bleue arrêta son geste. On ouvrit promptement la porte et l'on vit deux cavaliers se précipiter sur la Barbe-Bleue l'épée à la main. Il reconnut aussitôt les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire. Il s'enfuit, mais les deux frères le poursuivirent et l'attrapèrent avant même qu'il pût gagner le perron. Le transperçant de leurs épées, ils le laissèrent mort.

La jeune femme, plus morte que vive, n'eut même pas la force de se relever pour embrasser ses frères.

La Barbe-Bleue n'ayant pas d'héritiers, c'est sa femme qui demeura la maîtresse de tous ses biens. Elle en utilisa une partie à marier sa jeune sœur Anne, une autre à acheter des charges de capitaine à ses frères et enfin elle remaria à un brave homme qui lui fit oublier les mauvais moments passés avec la Barbe-Bleue.

Moralité

La curiosité, malgré tous ses attraits
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et, toujours, il coûte trop cher.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,

Ni qui demande l'impossible :
Fût-il mal content et jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être
On a peine à juger qui des deux est le maître